

trouvée, etc., se distinguent par la verve comique et l'habile entente de la scène. Comme auteur de romans et de nouvelles, Blanche fait preuve d'une grande richesse d'imagination et d'une pénétrante sagacité. Il choisit de préférence ses sujets dans la vie réelle. On a de lui, entre autres : le *Spectre*, le *Fils du Nord* et du *Midi*, *Tableaux de la réalité*, les *Récits d'un cocher de fiacre*, les *Récits du sacristain de Dandery*, etc. Il s'est essayé aussi dans la poésie lyrique ; mais, contrairement à ce qu'on devait attendre d'un esprit aussi vif et aussi brillant, il s'y montra lourd et terne. Blanche est propriétaire et principal rédacteur de *l'Illustration* de Stockholm, un des journaux les mieux rédigés et les plus répandus de la Suède. Depuis quelques années, il est entré dans la vie politique, et siège à la diète, où il défend avec éloquence la cause de la liberté et du progrès ; mais sa participation aux affaires de l'Etat interrompait à peine ses travaux d'écrivain, et il ajoute sans cesse de nouveaux titres à sa renommée littéraire.

BLANCHE ou **BIANCA CAPELLO**. V. CAPELLO.

BLANCHE (comtesse de LA MARCHE). V. MARCHE.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, morte vers 1300. Fille de Robert, frère de saint Louis, elle épousa, en 1270, Henri 1^{er}, roi de Navarre, puis, en secondes noces, Edouard, comte de Lancastre et frère du roi d'Angleterre. Elle fonda l'abbaye d'Argensoles, en France.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, née vers 1338, morte en 1361. Fille de Pierre, duc de Bourbon, elle avait quinze ans lorsqu'elle épousa, en 1353, le roi de Castille, Pierre le Cruel. Le frère naturel du roi, don Frédéric, vint la recevoir à Narbonne et la conduisit en Espagne ; mais, dès le lendemain de son mariage, le roi la délaissa pour revenir à sa maîtresse, Maria de Padilla, qui lui avait inspiré une passion violente. Pour expliquer cet abandon, on prétendit que la jeune reine, éprise subitement de don Frédéric, avait eu avec lui des relations coupables avant son arrivée à la cour de Castille ; mais cette accusation, propagée par des bouches intéressées à pallier la conduite du roi, paraît n'avoir reposé sur aucun fondement. Quoi qu'il en soit, Blanche offensée se ligua avec les frères du roi. Pierre le Cruel, dont l'antipathie s'était changée en haine, fit arrêter la reine, qui fut conduite, en 1354, à l'Alcazar de Tolède. Pendant le trajet, Blanche s'échappa, chercha un refuge dans la cathédrale, et implora le secours du peuple, qui se souleva en sa faveur. Vainement Frédéric accourut pour la défendre ; Tolède fut prise d'assaut, Blanche retourna entre les mains du terrible Pierre et fut emprisonnée au château de Medina-Sidonia, où elle mourut de chagrin selon les uns, empoisonnée selon d'autres, à l'âge de vingt-quatre ans. Duguesclin tira une éclatante vengeance de la mort de cette princesse, aussi célèbre par sa beauté que par ses malheurs. Sa fin tragique a inspiré de nombreuses compositions poétiques, notamment celle qui parut dans le *Saragossa Cancionero* de 1550, sous le titre de : *Dona Maria de Padilla*. Dans sa remarquable *Histoire de don Pèdre*, M. Prosper Mérimée a mis en pleine lumière la sympathique et infortunée Blanche de Bourbon.

BLANCHE DE BOURGOGNE, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, mariée en 1307 au plus jeune des fils de Philippe le Bel, a laissé une triste célébrité dans l'histoire par les débauches auxquelles elle se livra dans la fameuse tour de Nesle, avec sa sœur Jeanne et sa belle-sœur Marguerite. Enfermée au château Gaillard d'Andelys, elle en sortit quelque temps après pour prendre le voile à l'abbaye de Monthuisson, où elle mourut en 1325.

BLANCHE DE CASTILLE, reine et régente de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille et d'Éléonore, fille de Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, née en 1188, d'après Bollandus ; en 1184, d'après Sismondi et la plupart des historiens, morte le 1^{er} décembre 1252. Rappelons d'abord brièvement les circonstances qui précédèrent et amenèrent l'élévation de Blanche de Castille au trône de France, puis à la régence, en dépit de toutes les lois féodales. Le 13 janvier 1199, Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste s'étaient rencontrés entre les Andelys et Vernon, et, par ordre du chef de la chrétienté, représenté par le cardinal Pierre de Capoue, les deux rivaux superbes, les deux implacables ennemis avaient consenti à une trêve de cinq ans.

Le 16 avril de la même année, Richard tombait sous la flèche de Bertrand de Gournon, Jean Sans-Terre montait sur le trône d'Angleterre, et Philippe-Auguste, prétendant que le traité conclu avec le frère ne le liait pas avec l'autre frère, reprenait les hostilités en s'emparant d'Évreux et de deux châteaux du voisinage.

Mais Philippe n'était point prêt pour recommencer la guerre ; en outre, il était distrait, préoccupé, inquiet par sa querelle avec le saint-siège : l'impérieux Innocent III voulait l'obliger à reprendre comme femme Ingelburge, qu'il avait répudiée pour Agnès de Méranie ; enfin, la défection de Guillaume de Roches venait de le forcer à lever le siège de Lavardin et à évacuer le Maine ; et lorsque Jean, prince léger, inconséquent, lâche même, fit proposer une trêve à son rival, ce-

lui-ci n'eut garde de la refuser, ou mieux, et pour arracher de plus grandes concessions, il voulut bien y consentir. Un armistice fut donc signé entre les deux rois au mois d'octobre 1199, et le traité de paix au mois de mai de l'année suivante. La clause la plus importante de ce traité, et, à bien des égards, singulière, fut celle par laquelle on arrêta le mariage de Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, avec Blanche, fille d'Alphonse IX et d'Éléonore, sœur de Jean Sans-Terre. Le roi d'Angleterre devait lui-même sa nièce, accordant à Louis en fief Issoudun, Gracay et tout ce qu'il possédait dans le Berry, avec une somme de 20,000 marcs d'argent au prix de 13 sols 4 deniers sterl. le marc.

Éléonore de Guyenne, mère de Jean Sans-Terre, et, partant, aïeule de Blanche, fut chargée des négociations ; il y avait alors soixante-quatre ans qu'elle avait été mariée à Louis le Jeune ; elle était octogénaire, mais les années ne lui avaient rien ôté de la vivacité de son esprit, et cet ascendant, cette supériorité qu'elle avait toujours su garder sur les personnes qui l'entouraient, étaient augmentés du respect dû à son grand âge. Elle partit donc pour l'Espagne et revint bientôt après, ramenant avec elle sa petite-fille. Arrivée à Bordeaux, elle la confia à l'archevêque de cette ville, et celui-ci, suivi des grands d'Espagne qui faisaient cortège à la fille de leur roi, conduisit Blanche en Normandie, où le roi Jean et Philippe-Auguste l'attendaient. Le 23 mai 1200, à Pont-Audemere, le mariage fut béni, tandis que celle qui l'avait négocié, Éléonore de Guyenne, renonçant pour toujours au monde, se retirait à l'abbaye de Pontevault, pour y mourir quatre années après.

Ce n'est point encore le lieu de faire le portrait de Blanche. Durant le règne de Philippe-Auguste et celui de son mari, elle n'est qu'une figure assez effacée, sauf cependant dans une circonstance que nous allons raconter, et où elle laissa deviner cette hauteur de caractère, cette volonté de fer qui, plus tard, fera tout courber devant elle. Nous avons montré le roi Jean Sans-Terre, faible, lâche même, méprisable et méprisé aussi, haï de ses sujets. En 1216, poussés à bout, les Anglais chassent leur roi et envoient des députés, avec des lettres munies des grands sceaux des barons, vers Louis, pour lui offrir la couronne d'Angleterre. Mais Jean était protégé par Innocent III, et Louis était dévot ; en outre, le roi d'Angleterre avait des enfants, et celui qui fut Henri III pouvait, avec plus de droits que le mari de la nièce de Jean sans-Terre, prétendre à la couronne. Philippe-Auguste n'osa pas intervenir, ne voulant pas se brouiller avec le saint-siège lorsqu'il venait à peine de se réconcilier avec lui... Cependant Louis, s'étant tout à coup décidé, part à la tête des barons confédérés, et se dirige vers Calais. Qui avait secoué la torpeur de ce prince, fait circuler le sang dans ce corps débile ? Qui lui avait donné l'audace d'aller contre les ordres du saint-père, contre la justice elle-même ? A coup sûr, c'est un peu Philippe-Auguste, son père, et Blanche de Castille, surtout cette dernière, et en voici la preuve : Un an après, Jean était mort ; le jeune enfant de onze ans, son fils, avait été reconnu pour son successeur par une partie de l'Angleterre. Louis n'en tenait pas moins dans Londres, mais avec des forces qui tous les jours diminuaient, et qui, après le désastre de Lincoln, étaient devenues insuffisantes. Le prince s'adressa alors à Philippe-Auguste ; celui-ci, toujours sous le coup des menaces du saint-siège, refusa d'envoyer des secours à son fils. Alors Blanche de Castille, toute dévote qu'elle était et toute scrupuleuse, ne craignit point d'aller au-devant de l'excommunication dont on la menaçait, et d'aider son mari à soutenir des droits qu'elle savait bien n'être pas fondés. Elle rassembla trois cents chevaliers accompagnés de leurs sergents d'armes, et en donna le commandement à Robert de Courtenay ; puis quatre-vingts vaisseaux, qu'elle mit sous la conduite d'Eustache Le Moine. On sait, et nous n'avons pas besoin de la raconter ici, la défaite de la flotte française près de Douvres (24 août 1217), après laquelle Louis revint en France, ayant régné quinze mois sur l'Angleterre sans avoir osé prendre le titre de roi.

Tandis que le fils de Philippe-Auguste guerroyait au delà de la Manche, une autre occasion se présenta qui faillit placer sur sa tête la couronne après laquelle il courait de par l'ordre de Blanche, et cette fois d'une façon plus légitime : l'infant Henri, roi de Castille, seul fils d'Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre, étant mort, la succession appartenait à Louis, mari de sa sœur aînée ; mais Bérengère, sa sœur cadette, déjà régente de Castille et reine de Léon, fut préférée par les Castillans à celle qui leur était devenue étrangère par son mariage avec un prince français. Plusieurs grands d'Espagne vinrent cependant solliciter Louis ; mais celui-ci refusa de prendre les armes. Cette fois encore, l'ambition de Blanche fut déçue. Bientôt elle mourra pleinement la satisfaisant : le 14 juillet de l'année 1223, Philippe-Auguste mourut à Mantes, et Louis, fils de sa première femme, Isabelle de Hainaut, monta sur le trône. Louis VIII, nous l'avons dit, était débile de corps autant qu'esprit, et le surnom de *Lion* qui lui a été donné semble un contresens, peut-être est-il une ironie. Nous l'avons vu dominé, absorbé par son père d'abord, qui ne l'associa jamais à la couronne, puis par les

prêtres, enfin par sa femme, qui l'envoie en Angleterre.

On se demande si le grand royaume de Philippe-Auguste ne va pas, après lui, être démembré ; mais une main plus forte que la main tremblante de Louis VIII va protéger l'héritage légué par le roi défunt. Blanche de Castille a mis enfin la couronne sur sa tête, elle saura la porter et la garder. L'influence de Blanche sur son époux reste cependant cachée et occulte, si bien que plusieurs historiens ont pu la nier ; voilà pourquoi nous ne ferons point ici l'histoire du règne de Louis VIII, règne très-court du reste, de trois années à peine. Cette influence est visible pourtant pour qui regarde de près. Ce n'est point Louis, certes, qui eût refusé d'accepter de Henri III le renouvellement du traité de Londres, et qui eût pris de nouveau les armes. On sait à quoi aboutit cette nouvelle campagne : à la prise de l'imprenable La Rochelle, à la possession du Poitou, dont Savary de Mauléon, le traître, fit hommage au roi de France. C'est aussi et certainement par l'influence de Blanche de Castille que furent reprises les hostilités contre le comte de Toulouse et les Albigeois ; de Blanche de Castille, influencée elle-même par Romain Bonaventure, cardinal de Saint-Ange, légat du pape. Cet homme, envoyé par Honoré III à la cour de France pour engager le roi à recommencer la guerre contre les hérétiques du Midi, vit bien vite à son arrivée que c'était à la reine qu'il devait s'adresser, qu'elle seule gouvernait ; il chercha donc à lui plaire, et, jeune encore, beau, noble, élégant, surtout habile, il réussit... « Alors s'éleva, dit Mathieu Paris, un bruit innommable et sinistre, que ce légat se conduisait avec elle autrement qu'il n'était décent ; bruit, ajoute l'historien, qu'il serait impie de croire, car c'étaient ses rivaux qui le répandaient. »

Quoi qu'il en soit, Louis VIII met ordre aux affaires de l'Etat, prend la croix de la main du prélat, qu'on disait son rival, et part avec une innombrable armée. Après avoir, au mépris de son serment, passé au fil de l'épée la garnison d'Avignon ; après avoir bousculé, rasé, anéanti tout ce qui voulait lui résister ; après avoir brûlé, à Narbonne, en grande pompe, un pauvre vieillard à cheveux blancs, tout courbé, tout perclus, parce qu'il avait été autrefois prédicateur des Albigeois, il expire le 8 novembre 1226, dans un château de l'Auvergne, à Montpensier, en recommandant aux seigneurs qui l'entouraient son fils, âgé de douze ans, et qui sera célèbre sous le nom de saint Louis.

Nous avons montré, à la mort de Philippe-Auguste, un orage se formant contre la monarchie ; il n'eut cependant pas le temps d'éclater durant le règne très-court de son fils ; mais, à la mort de ce prince, on voit l'orage se reformer à l'horizon, grossir, devenir menaçant, et on se prend à craindre que le royaume ne retombe dans l'anarchie d'où l'avait retiré Philippe. Les rênes de l'Etat revenaient, en effet, aux mains d'un enfant ; mais derrière cet enfant, il y a Blanche de Castille, et, au nom de cet enfant, cette femme va dissiper l'orage, briser la féodalité. La tutelle du jeune Louis IX, de par les lois féodales, appartenait à son oncle Philippe le Hurepel (le grossier) ; mais Philippe était né d'Agnès de Méranie, que le pape avait toujours refusé de considérer comme femme de Philippe-Auguste. Blanche était étrangère, et, de même que les Castillans lui avaient préféré sa sœur Bérengère, les Français se méfiaient d'elle. Enfin, c'était chose nouvelle de voir une femme gouverner un si grand royaume, commander à tant d'hommes. Blanche avait à l'avance prévu toutes les objections, mis à néant tous les obstacles ; elle avait, dès longtemps, préparé son avènement. Louis VIII mort, elle fut proclamée régente de par le testament du feu roi. Nous avons encore ce testament, et chacun peut le consulter aux Archives de l'Empire (J., carton 403). Il n'y est fait aucune mention de cette régence ; mais les créatures de la reine-mère, le légat du pape, Romain Bonaventure, l'archevêque de Sens, l'évêque de Beauvais, surent l'y faire lire, et l'on vit venir tour à tour et faire hommage et serment de fidélité à Blanche de Castille, Thibaut, comte de Champagne, Robert, comte de Dreux, Mathieu de Montmorency, connétable de France, et jusqu'à Philippe le Hurepel.

Le premier acte de souveraineté de Blanche de Castille fut pour consolider cette souveraineté. Au nom de son fils Louis IX, elle disposa des palais royaux et des châteaux forts pour ceux qui lui avaient été fidèles ; elle mit en liberté le comte de Flandre ; elle donna le comté de Boulogne à son beau-frère, non qu'elle le craignait beaucoup, mais pour se l'attacher tout à fait. Puis elle nomma Montmorency et le sire de Nesles, gentilshommes de Picardie, gouverneurs de son fils ; quoique peu lettrée, elle sentait tout le prix de l'instruction, et elle entourait le jeune roi de pédagogues, auxquels elle avait donné le droit, dit l'historien de la *Vie de saint Louis*, d'administrer la fêrule à leur royal élève. On s'occupait ensuite du sacre du jeune roi, qui eut lieu à Reims le 29 novembre 1226. Cette cérémonie montra bien que le coup d'Etat de Blanche de Castille n'avait point reçu la sanction de tous les seigneurs ; la plupart s'abstinrent d'y paraître, même de s'y faire représenter, entre autres les comtes de Champagne, d'Angoulême et de Bretagne. On aura qu'ils ne s'en tiendraient pas à cette

protestation muette, que bientôt allait éclater leur mécontentement. Les choses étaient plus avancées qu'on ne le croyait. La ligue était formée ; elle avait pour chef Pierre de Dreux, duc de Bretagne, homme habile, connu de son temps sous le nom de *Mauclerc*, et qui attira bien vite dans son parti Hugues de Lusignan, Henri II, comte de Bar, Hugues de Châtillon, Simon de Dammartin, etc. Le prétexte du soulèvement était, nous l'avons dit, l'incapacité de Blanche en sa qualité d'étrangère à gouverner le royaume.

Celui qu'on est le plus surpris de trouver dans les rangs des ligueurs, c'est Thibaut IV, comte de Champagne, huit ans après roi de Navarre. Ce gentilhomme troubadour avait, en effet, disait-on, captivé par ses vers la belle et tendre Blanche de Castille, qui n'avait point su, dit-on, plus qu'un légat du pape, lui refuser ses faveurs. Thibaut n'aima pas la reine seulement en amoureux timide, comme il nous le dit par les vers suivants :

Il est d'aucuns qui me veulent blâmer
Quand je ne dis à qui je suis ami ;
Mais nul déjà ne saura mon penser,
Nul qui soit né, hors vous à qui le dis
Couragement, à pavor, à doutance :
Vous pûtes bien alors, à ma semblance,
Mon cœur savoir.

Dame, merci ! donnez-moi l'espérance
De joie avoir.

Il l'aima follement, plus encore... peut-être jusqu'au crime. On a pu dire, avec quelque vraisemblance, que, par les ordres de sa dame, il avait hâté la mort du roi Louis VIII.

Ce fut contre l'amant perfide que la régente porta d'abord les armes. Il n'osa pas combattre, quoique ayant fait de grands préparatifs de guerre et juré fidélité aux ligueurs ; il envoya vers Blanche des députés qui lui apportèrent sa soumission.

Nous n'avons pas à raconter ici les péripéties de cette guerre civile qu'on pourrait nommer guerre folle, aussi bien que celle que les seigneurs soutiendront contre Anne de Beaujeu ; Blanche de Castille, soit par les armes, soit par des faveurs, eut l'adresse de détacher successivement de la ligue tous les seigneurs. Le comte de Champagne, nous l'avons vu, s'était soumis à la reine-mère ; il fit davantage : il devint traître ; Raymond de Provence, à son tour, abandonna les confédérés, sous la promesse que le jeune roi serait un jour l'époux de sa fille Marguerite ; enfin, et tandis qu'elle mettait obstacle au mariage du comte de Champagne avec la fille de Mauclerc, Blanche corrompit le favori de Henri III, et, par lui, empêcha que l'argent promis par l'Angleterre parvint au chef des conjurés. Alors, Blanche de Castille voulut frapper un dernier coup, et somma le comte de Bretagne d'avoir à comparaître devant les pairs. Abandonné des barons, qui avaient séparément traité avec la régente, Mauclerc fut comme eux obligé de faire sa soumission. Mais c'est alors que tous se tournèrent contre le comte de Champagne, qui, pour rentrer en possession de ses biens, promit de prendre la croix, en expiation de la mort de Louis VIII.

Tout étant rentré dans l'ordre, le légat du pape, Bonaventure Romain, qui continuait à avoir la confiance de la reine-mère, lui persuada d'entreprendre une seconde croisade contre les Albigeois. Raymond VII, qui venait d'emporter d'assaut Castel-Sarrazin, mettait à contribution tout le pays du midi, et mutilait les prisonniers, se vit à son tour, et cette fois justement, poursuivi, traqué dans sa capitale de Toulouse. La régente usa de clémence à l'égard des vaincus ; Raymond, seul, outre qu'il fut contraint de céder la haute Provence à l'Eglise, fut obligé de venir à Paris, nu-pieds et en chemise, recevoir la discipline en l'église Notre-Dame ; puis se constituer prisonnier à la tour du Louvre (1228). De cette époque date aussi l'établissement de l'inquisition à Toulouse.

L'habileté et la fermeté de Blanche de Castille avaient ramené la paix. Tous les grands étaient soumis, tous les mécontents se taisaient. « Heureux, a-t-on dit, le peuple qui n'a point d'histoire. » Après la trêve de Saint-Aubin-du-Cormier (4 juillet 1231) et jusqu'à la majorité de Louis IX, la France semble ne plus avoir d'histoire. « Blanche, remarque Sismondi, désirait sans doute que les années passassent en silence jusqu'à la majorité de son fils, et que rien ne fit connaître ou à la nation française, ou à l'Europe, l'état d'impuissance où la monarchie était réduite par l'extrême jeunesse de son chef. Elle évitait, en conséquence, d'attirer l'attention, d'éveiller l'opposition, par l'annonce d'aucun projet, la publication d'aucune ordonnance, l'extension d'aucune prérogative qui pussent donner occasion de révoquer en doute son autorité : la majesté royale se faisait oublier, la France entière sommeillait, et les anciens historiens gardent sur ces cinq années un silence presque absolu, qui représente avec vérité le silence des passions politiques pendant cette même période. »

Tel était l'état de la France à la majorité de Louis IX ; Blanche de Castille, par sa ferme et habile politique, et malgré la féodalité, anéantie maintenant ou du moins endormie, transmettait intact à son fils aîné l'héritage que lui avait légué son père, Louis VIII, et qu'avait amassé Philippe-Auguste.

Cependant, jalouse de l'autorité qu'elle s'é-